

Lectures de Madame Sévigné. Les lettres de 1671, sous la direction de CECILE LIGNEREUX. Rennes, PUR, coll. « Didact Français », 2012. Un vol. de 232 p.

On ne peut que se réjouir de la vitalité des études sévignéennes aujourd'hui et ces *Lectures*, même si elles sont étroitement liées au programme des agrégations de Lettres, viennent enrichir et élargir une production déjà copieuse. La collection « Didact Français » accueille chaque année de riches synthèses sur les auteurs et les œuvres au programme des agrégations, en veillant à harmoniser les besoins pédagogiques et les apports de la recherche. Les *Lectures de Madame de Sévigné* réalisent cette gageure, et offrent au candidat comme au chercheur des pistes intéressantes, que chacun d'eux peut alors, suivant ses propres objectifs, approfondir. L'ouvrage dirigé par Cécile Lignereux est nettement nourri par une approche plus formelle que littéraire des faits de langue, habilement présentés sous quatre rubriques qui se veulent autant de lectures : rhétoriques, poétiques, stylistiques, ou interdiscursives. Cette approche démontre la nécessité de partir du texte et de ses configurations fondamentales pour mieux le comprendre. C. Lignereux rappelle que c'est son style qui a rendu Mme de Sévigné célèbre et que cette qualité a été souvent mentionnée par la critique, sans avoir jamais vraiment fait l'objet de descriptions scrupuleuses à fleur des mots.

L'ambition de l'entreprise collective n'est pas mince. Elle vise à battre en brèche trois préjugés lourdement attachés à la représentation du style « parfait » de la marquise, préjugés qui ont longtemps empêché que soit faite la démonstration de cette prétendue perfection : le style trouverait dans les lettres de Mme de Sévigné l'expression privilégiée d'un *ethos* féminin ; l'écriture serait la transcription spontanée de l'amour maternel porté passionnément à sa fille ; enfin l'appartenance de la correspondance à l'époque classique ferait obstacle à « une connaissance précise du texte ». Le ton est donné, et l'ouvrage peut alors se lire comme une enquête minutieuse venant renouveler la vision du style de la célèbre épistolière et visant à briser les représentations qui enferment le texte dans une sacralisation risquant de le desservir. Les grilles de lecture proposées se pensent alors, malgré les spécificités épistémologiques de chacune, comme un système convergent, et il reviendra au lecteur de faire la synthèse de la récolte. On aurait pu souhaiter une conclusion qui mette en perspective les résultats, mais le cadre de l'ouvrage ne le permettait pas. Le livre se termine alors au plus près du texte, sur la très belle étude stylistique d'Anne-Marie Garagnon, qui, à l'unisson avec la voix de la marquise, montre que l'application aux procédés – qui sera l'exercice demandé aux agrégatifs – ne peut se faire qu'avec la moisson que les lectures rhétoriques, poétiques, et interdiscursives ont permis de glaner antérieurement.

Trois lectures rhétoriques s'attaquent au texte des lettres. Celle de C. Noille (« Les Lettres de Sévigné sont-elles informes ? Éléments pour une rhétorique de la disposition ») ouvre l'ouvrage par une question délicate mais essentielle, visant non à cerner l'unité de la correspondance, mais la cohérence interne de chaque lettre. Pour ce faire, elle prend à rebours l'idée selon laquelle les lettres ne seraient pas composées. Elle relève les indices qui prouvent que les lettres étaient composées, avant de fournir une série de marqueurs témoignant des phénomènes de structuration et de délimitation des unités textuelles. J.-Y. Vialleton (« Écriture épistolaire et rhétorique : Aristote, ancêtre de la marquise de Sévigné ») s'attache à inventorier tous les éléments de la rhétorique antique, et notamment aristotélicienne, qui peuvent être décelés dans les *Lettres* comme autant d'indicateurs du constant souci de mise en discours, auquel la marquise attache toute son attention. Dans une optique de rhétorique pragmatique, C. Lignereux (« Les offres de service à Mme de Grignan. Enquête sur l'acclimatation familière de préconstruits rhétoriques ») s'intéresse aux séquences discursives de civilité, moments-clés de toute lettre, lieux de négociation avec l'autre, mais totalement « ritualisés » et marqués par une codification bien huilée que reprend Mme de Sévigné. Il serait donc erroné de voir dans le traitement des offres de service une marque idiosyncrasique. L'approche socio-discursive permet de replacer les lettres dans le contexte de leur production.

Quatre contributions s'attaquent à la poétique des *Lettres* en faisant le choix de centrer leurs études sur des lettres en particulier. Deux s'intéressent à l'expérience du temps. A. Brunn (« "Il pleut ; nous sommes seuls", le temps de la lettre ») tente de cerner un peu de l'esprit de l'année 1671, plus exactement celui du 16 septembre, qui cherche à nous dire quelque chose de l'expérience décevante vécue par la marquise. S. Gruffat (« La lettre de provision ou comment "manipuler l'absence" ») aborde un fait curieux de la pratique épistolaire de Mme de Sévigné que cette dernière nomme « écrire de provision », sorte d'antidote à l'absence et au temps d'acheminement des courriers, dont elle analyse les modalités manipulatoires. L. Depretto (« Autopsie d'un suicide : la mort de Vatel dans la Correspondance ») prend pour objet d'étude la célèbre lettre de la mort de Vatel pour mettre au jour la complexité narratologique des différents moments du récit de cette mésaventure dans la correspondance. Le montage diégétique que réalise la marquise donne une saillance particulièrement vive à son récit. C. Pagani-Naudt (« Comment lire la lettre de la prairie ? ») choisit elle aussi une lettre devenue célèbre sous le nom de « lettre des foins ». Elle montre les différentes configurations de développement du récit selon le destinataire et révèle par là l'attention portée par le scripteur au destinataire pour lequel il adapte le récit d'un même fait.

La section « lectures inderdiscursives » s'intéresse au dialogisme interdiscursif, aux textes qui ont nourri les *Lettres* ou avec lesquels elles entrent en résonance. C. Barbillon (« "Me voilà comme Don Quichotte", jeux et enjeux des modèles fictionnels romanesques et théâtraux ») s'attache aux nombreuses mentions intertextuelles qui émaillent le texte des lettres, et qui sont autant d'éléments d'amorce de relations futures. C'est au cœur même de l'activité de l'écriture de la correspondance comme toile que nous plonge l'article, qui voit dans le dialogisme l'un des éléments de la vitalité de la plume de Mme de Sévigné. É. Tourrette (« L'ombre des *Maximes* ») examine pour sa part les relations discursives paradoxales avec le texte des *Maximes*, peu cité, alors que l'on connaît la grande familiarité de Mme de Sévigné avec le duc de La Rochefoucauld. C. Cagnat-Deboeuf (« "Tous chemins vont à Rome" : le jeu sur les proverbes ») prend pour point de vue un autre type de dialogisme, visant à convoquer des énoncés proverbiaux ; elle montre que souvent la présence des proverbes fonctionne comme un « adoucisseur » visant à masquer une émotion contenue, comme le ferait une litote.

Les lectures stylistiques qui ferment l'ouvrage entraînent le lecteur au plus près des constructions syntaxiques, notamment dans un examen allant des procédés à leur contextualisation et à leur interprétation. S. Macé (« "Voilà bien des lanternes, ma pauvre bonne" quelques remarques sur l'emploi des présentatifs voici-voilà ») prend pour poste d'observation les présentatifs *voici/voilà*, qu'il analyse comme des stylèmes sévignéens, témoignant même de la posture toute aristocratique du scripteur. F. Boiséras (« Regrets, reproches et sentiments de deuil ») étudie les procédés d'adoucissement du discours dans la relation parfois conflictuelle que la marquise entretient avec sa fille. Elle observe ainsi les mécanismes de négociation et de manipulation en œuvre dans l'entreprise épistolaire.

L'ouvrage offre ainsi une riche matière, souvent nouvelle, ou abordant avec des outils neufs des thèmes essentiels de la correspondance, appréhendés sous l'axe fédérateur des procédés d'écriture. Se confirme, dans ces *Lectures de Madame de Sévigné*, la vitalité des études stylistiques, si l'on prend ce terme dans son sens fort, comme discipline permettant, comme le rappelle Anna Jaubert, d'« évaluer des formes signifiantes comme des stratégies de discours donnant à lire un projet¹ ».

FREDERIC CALAS

¹ A. Jaubert, « Le style et la vision. L'héritage de Leo Spitzer », *L'information grammaticale*, n°77, 1998, p. 25.